

> «terriers» dans les zones de chaos rocheux, atteindraient les dimensions spectaculaires de six à sept mètres... Lors de son séjour, van Steyn van Hensbroek fut assez heureux pour se procurer une peau de la créature, qui fut envoyée à Buitenzorg.

Tout cela semblait bel et bien confirmer la tradition orale, et Pieter Ouwens décida qu'il était temps de se procurer des spécimens entiers du grand «lézard». Grâce à l'aide des insulaires et des autorités, il n'en obtint pas moins de cinq, dont deux individus juvéniles capturés vivants. Si bien qu'Ouwens put procéder à la description de la nouvelle espèce sous le nom de *Varanus komodoensis* à la fin de l'année 1912. Il s'avéra que les assertions relatives à la taille atteinte par les varans de Komodo étaient très exagérées, les mâles de ces animaux ne pouvant dépasser 3,50 mètres de long pour 200 kilogrammes, au maximum. Cela ne constitue certes pas des mensurations record au sein des varanidés, puisque le varan néoguinéen de Salvadori peut atteindre pour sa part 4 mètres. Cependant, les deux tiers de la longueur exceptionnelle de ce dernier sont dus à son appendice caudal; chez le Komodo, la queue ne représente que 50% de la taille totale. Quant à la distribution de la «bête», il devint bientôt clair, qu'outre Florès et Komodo, celle-ci habitait aussi les îles proches de Padar, Rinca, Gili Dasami, Gili Motang, voire Longos.

Le major Ouwens fut bien le premier scientifique occidental à comprendre qu'une espèce nouvelle de très grand varanidé résidait dans cette région. Cela lui valut d'ailleurs d'être décoré par la couronne des Pays-Bas, sans que son travail n'obtienne le retentissement mérité. De fait, le premier conflit mondial, qui n'allait pas tarder à éclater, fit quelque peu oublier le varan géant en Occident.

KING KONG VERSUS «DRAGON DE KOMODO»

Cependant, les autochtones commençaient à considérer ces étonnants «reptiles» comme emblématiques de leur patrimoine naturel: le sultan de Bima, qui était aussi celui de Komodo, interdit en 1915 la chasse au grand varan, lequel excitait la convoitise des maroquiniers – tanner sa peau était de toute manière irréaliste, au vu des multiples plaques osseuses, ou ostéodermes, que contient celle-ci chez l'adulte!

De façon quelque peu paradoxale, c'est un jeune naturaliste et explorateur new-yorkais, William Douglas Burden, qui relança l'intérêt des autorités coloniales hollandaises pour l'espèce et sa protection. À l'issue de son séjour à Komodo en 1926, celles-ci reprirent en main la gestion de la faune de l'île, réduisant les prérogatives du sultan. Burden, géologue de formation, avait été fasciné par l'évocation des varans géants d'Indonésie lors des cours de l'un de ses



Le major Pieter Ouwens, zoologiste et officier des Indes néerlandaises, fut le premier Occidental à s'intéresser réellement aux varans de Komodo.

professeurs, Gladwyn K. Noble: cet herpétologue tenait en effet ces derniers pour d'authentiques «fossiles vivants» – une notion scientifique obsolète de nos jours. Doté d'une fortune substantielle (il faisait partie de la famille des magnats Vanderbilt), Burden décida de financer sur ses fonds propres une expédition à Komodo. Noble lui apporta le soutien scientifique du Muséum américain d'histoire naturelle, lui adjoignant un spécialiste des «reptiles», le docteur Emmett Reid Dunn. Le voyage de l'équipe Burden aux Indes néerlandaises fut un complet succès: outre un film, l'expédition permit de ramener trois spécimens vivants de *Varanus komodoensis*. Deux individus furent accueillis dans le parc zoologique du Bronx. Hélas, aucun de ces animaux ne survécut, mais naturalisés, des spécimens furent mis en valeur au sein d'un superbe diorama du Muséum américain, restituant leur biotope.

C'est grâce à William Burden que le varan de Komodo devint une «superstar» animalière, accédant au statut d'espèce «mythifiée». Dans le livre de 1927 où il relate son expédition, notre aventurier qualifie le premier le grand varan indonésien de «dragon». Quant à l'île de Komodo, avec sa trentaine de kilomètres de long et sa haute chaîne volcanique, elle y est désignée non sans audace comme constituant un «monde perdu»! Des multiples écosystèmes qu'elle abrite, l'explorateur retient surtout les épaisses forêts, qu'il qualifie de



Aujourd'hui, le varan de Komodo est encore présent sur plusieurs îles de la Sonde, en Indonésie, dont celle éponyme.

Article publié avec l'aimable autorisation de la revue *Espèces*, après parution dans son n° 32, pp. 40-47, juin 2019, <https://especes.org>.



«préhistoriques»... L'image fantasmagique du «monde perdu» ici évoquée renvoie bien sûr au roman éponyme de Conan Doyle, publié plus d'une décennie auparavant, l'année même de la description du varan géant de la Sonde.

Après cela, il ne faut nullement s'étonner que tous les grands zoos occidentaux aient souhaité négocier l'achat de «dragons de Komodo» auprès du gouvernement colonial néerlandais. Ainsi, le zoologiste allemand Oskar Heinroth en obtint un pour l'aquarium de Berlin dès 1927 et, en 1934, le célèbre capteur d'animaux «Wild Bill» Harkness fut également mandaté par le zoo de Saint-Louis pour ramener un spécimen du précieux animal, avant qu'il ne parte en quête du grand panda. La noblesse britannique elle-même s'enticha des varans géants : c'est ainsi que Lord Moyne cingla en 1936 vers Komodo, avec quelques amis conviés sur son yacht ; ils purent embarquer trois «dragons» à bord, destinés au zoo de Londres, mais l'un d'eux eut tôt fait de s'échapper pour regagner le rivage.

L'aura mythique qu'avait conférée William Burden aux varans de la Sonde ne tarda guère à enflammer l'imagination des artistes. Le film réalisé à Komodo, outre qu'il renfloua les caisses du département «reptiles» du Muséum américain, attira bientôt l'attention d'un jeune cinéaste, Merian C. Cooper. Celui-ci, documentariste à l'origine, préparait avec son compère Ernest B. Schoedsack un «film à monstres» hollywoodien qui allait devenir le célèbre *King Kong* (1933). L'idée initiale de Cooper

était d'aller filmer le gorille en Afrique centrale, puis de ramener d'Indonésie des images de «dragons» dans leur habitat. Lui et son collègue auraient alors combiné ces vues pour donner au spectateur l'illusion d'un «combat de titans» entre grand singe et varan. Mais Willis O'Brien, grand pourvoyeur d'effets spéciaux, les fit bientôt renoncer à cette idée. Il n'en demeure pas moins que la version aboutie de *King Kong* reste marquée du sceau de la mythologie du varan de Komodo. Si ce dernier y est remplacé par des dinosaures, Skull Island, de nature volcanique, ressemble par ses paysages aux «îles des dragons» et le personnage de l'héroïne incarnée par Fay Wray est inspiré pour partie de la sémillante Catherine Burden, mise en scène par son époux dans leur documentaire d'exploration.

UNE FÉROCITÉ SURFAITE

Très tôt, en vertu de son statut fantasmé de «monstre préhistorique», le «dragon de Komodo» est décrit comme un terrible prédateur. Le Komodo est certes vorace, engloutissant plus de 80% de ses proies, mais, dans la nature, il tend à autoréguler son comportement alimentaire, ne serait-ce qu'en raison de la lenteur de sa digestion (il est significatif que les mâles dépassant 160 kilogrammes aient tous été des spécimens captifs). Carnivore opportuniste, il se nourrit aussi bien de cerfs sambar, de sangliers, de bovins ou de chèvres que d'œufs d'oiseaux et de tortues à l'occasion ; parfois, le cannibalisme est pratiqué au >



Les côtes de l'île volcanique de Komodo.

© Jon Chia / Wikimedia Commons



> détriment des jeunes par les animaux plus âgés. Ce varan géant a même été tenu pour un « mangeur d'hommes » potentiel. Il est vrai que depuis cinquante ans, plusieurs dizaines de personnes ont été mordues par des « dragons de Komodo ». Des touristes imprudents ont pu pâtir de l'« habitude » à l'homme de quelques individus... qui craignent moins notre espèce que naguère. L'on ne peut de toute façon pas exclure qu'un être humain isolé, affaibli, puisse devenir la proie d'un varan géant et il est vraisemblable que nos cousins, les hominiens nains de Florès (autour de 1 mètre de hauteur seulement !), qui vivaient sur cette île jusqu'à il y a 50 000 ans de cela, aient pu finir dans l'estomac des « dragons » de temps à autre. Leurs grandes dents plates, recourbées et finement crénelées, sont redoutables. Si la taille de la proie est modérée, le varan vise le cou, alors que pour un bœuf, il s'attaquera plutôt aux pattes. Bien que le « dragon de Komodo » puisse faire des sprints de 20 kilomètres par heure, il privilégie l'approche matoise de ses proies et, finalement, ce sont les sens de notre chasseur qui restent ses meilleurs atouts.

UN ODO RAT REMARQUABLE

Certes, l'audition du varan de Komodo n'est pas exceptionnelle. En effet, l'on a pu montrer qu'il ne perçoit pas les graves et les aigus : son spectre auditif ne s'étend en valeurs de fréquence qu'entre 400 et 2000 hertz. Mais d'autres sens la compensent amplement. Malgré un champ visuel assez restreint, le Komodo est doté

Les trois varans de Komodo que l'explorateur américain Douglas Burden avait rapportés de son expédition n'ayant pas survécu, ils furent empaillés et présentés au Muséum américain d'histoire naturelle sous la forme d'un diorama les représentant dans leur milieu naturel.

d'une vision colorée et d'une perception fine des mouvements – ce qui suppose un traitement cérébral de « haut niveau » des informations visuelles. Surtout, son olfaction est remarquable, constituant un instrument de prédation efficient : il serait d'ailleurs plus juste de parler de « chémoréception de contact » que d'un simple odorat. Le « dragon » en quête d'un repas balance sans cesse la tête latéralement, sa grande langue bifide et jaunâtre entrant en contact avec les molécules odorantes présentes dans l'air. Ensuite, les deux pointes de la langue viennent se placer contre l'organe de Jacobson, situé en avant de la fosse nasale : ce « décodeur olfactif » permettra au varan de connaître la direction de sa proie, ce en fonction de la concentration différentielle des molécules sur les deux branches linguales. L'organe de Jacobson favorisera même la détection d'une victime potentielle à quelques kilomètres de distance, quand le vent lui est propice.

Le varan géant s'en prend assez fréquemment à de grands herbivores malades. Il faut dire que ses mâchoires n'ont pas la puissance de celles des crocodiliens : en effet, les adducteurs de celles-ci ne jouent qu'un rôle mécanique assez limité quand le « dragon » exerce des tractions sur sa proie tout en la maintenant prisonnière de sa morsure. Souvent, quand elle est de grande taille, la victime lacérée par le



Initialement, le film *King Kong* de 1933 devait comporter un combat de titans entre le grand singe et un varan de Komodo.